

**le portique****Le Portique**

Revue de philosophie et de sciences humaines

**20 | 2007****Gilles Deleuze et Félix Guattari : Territoires et devenirs**

---

**Devenir-enfant****Liane Mozère**

---

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/leportique/1375>

ISSN : 1777-5280

**Éditeur**

Association "Les Amis du Portique"

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 décembre 2007

ISSN : 1283-8594

**Référence électronique**Liane Mozère, « Devenir-enfant », *Le Portique* [En ligne], 20 | 2007, mis en ligne le 07 novembre 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/1375>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

---

# Devenir-enfant

Liane Mozère

---

- 1 Conduisant depuis de longues années des recherches sur les jeunes enfants et sur les femmes qui les accueillent à leur domicile (assistantes maternelles et nourrices « au noir ») ou à la crèche<sup>1</sup>, j'ai, sous l'influence de Félix Guattari, puis ultérieurement du travail qu'il a mené avec Gilles Deleuze, toujours cherché à désenchâsser la petite enfance de la gangue naturaliste d'une relation mère-enfant supposée paradigmatique. Il s'agissait, au contraire, d'une part, de mettre au jour et en résonance le *dehors* que constituent les mondes que les jeunes enfants ne cessent de parcourir, et de l'autre, d'appréhender, de manière fine, la manière dont leur désir se déploie. C'est ainsi, par exemple, qu'une recherche présentant vingt cinq « Portraits » de jeunes enfants accueillis à la crèche a permis d'observer et de filmer pendant plusieurs mois ce qui se donnait à voir et à entendre de la singularité des expérimentations de chacun d'entre eux<sup>2</sup>. Un tel pas de côté permettait de se dé-prendre d'une vision exclusivement adulte-centrée telle qu'elle est de mise et de se dé-placer « du côté des jeunes enfants », en d'autres termes, d'accéder, ne serait-ce que de manière fugace et par intermittence, à leur « point de vue » comme l'ont fait les féministes pour les femmes<sup>3</sup>. Une telle conversion du regard permettait de dé-faire les assignations et les injonctions imposées par l'institution à travers les normes dont elle est porteuse. C'est en ce sens que ces premiers tâtonnements dans le mouvement de la recherche sur la prime enfance entraient immédiatement en résonance avec le concept de devenir-enfant développé par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans *Mille plateaux*<sup>4</sup>. Interroger les identités assignées ou fixées, tout comme les dispositifs molaires suppose en premier lieu de chercher à percevoir le point de vue des jeunes enfants en les récusant<sup>5</sup>. Devenir, c'est discerner, sous les voix et les voies de modes de subjectivation et d'agencements collectifs d'énonciation qui signent le désir singulier comme proprement politique. La triangulation oedipienne transforme en effet l'enfant des adultes, des pédagogues, des psychologues et des spécialistes de l'enfance en un être « tari (qui) fait d'autant mieux l'enfant qu'aucun flux d'enfance n'émane plus de lui »<sup>6</sup>. Comme l'écrit Félix Guattari : « C'est dès l'enfance que s'instaure la machine de production de subjectivité capitaliste, dès l'entrée de l'enfant dans le monde des langues dominantes, avec tous les modèles tant imaginaires que techniques qu'il doit s'inscrire »<sup>7</sup>. C'est ainsi qu'est produit l'homme qui n'a pas changé de forme depuis l'enfance, qui n'a

pas grandi, qui revêt la figure majoritaire, celle que Deleuze et Guattari définissent comme étalon, la mesure de toutes choses : l'Homme, blanc, hétérosexuel. Figure majoritaire qui suppose que soit incorporée une visagéité centrale où opère « une politique d'impuissantisation généralisée du désir... de sabotage des agencements d'énonciation créateurs, et de promotion de sujets castrés, consciences vides et coupables. ...La machine à quatre yeux des psychologues sera récupérée à titre d'équipement collectif : dès sa naissance, une machine de visagéité sera implantée dans la subjectivité de l'enfant, comme support d'un certain modelage de la réalité, de l'altérité et de l'intériorité fondé sur une hiérarchie arborescente des pouvoirs »<sup>8</sup>. Une telle machine de visagéité fonctionne de manière binaire en définissant ce qui est acceptable et tolérable. Un sourire, un sexe, une couleur de peau doivent pouvoir immédiatement être traductibles, totalisables et engrammés dans une telle visagéité centrale. De plus toutes les postures du corps sont toujours rabattues et recentrées sur le visage. « Ainsi la paysagéité normale, la visagéité normale (qui) contaminent l'ensemble du monde...La coupure signifiante est partout potentielle : elle entend imposer en tous lieux son jeu de significations dominantes. À tout moment peut surgir un visage prototypique : le visage du Christ dans les nuages, au cœur de l'angoisse..., ou le visage de "notre Président". Cette opération oppose radicalement une visagéité universelle normale à une visagéité déviante dangereuse »<sup>9</sup>. Car Œdipe enferme les enfants (et les adultes) dans l'espace-temps familial qui suture et ligature les lignes de fuite susceptibles précisément de frayer une voie aux machines désirantes créées et mises en mouvement par les jeunes enfants. Dans ces conditions, les forces de désir font inmanquablement irruption : « En 1968, une visagéité aux cheveux longs a ébranlé le monde »<sup>10</sup>. De la même façon dans les crèches adviennent par effraction et sous forme de fulgurances de telles intensités. En fin de journée dans une crèche suédoise, une éducatrice demande aux enfants de ranger les jouets. Voyant qu'ils n'obtempèrent pas, elle constate qu'ils ont mis en branle une étonnante figure avec des fragements de leurs corps. Elle leur demande ce qu'ils font et s'entend répondre : « On fait une création ». Corps machinés, déjantés, désarticulés, recomposés et désindividualisés, bref réinventés dans un agencement collectif d'énonciation qui remet radicalement en question la conception politique dominante de ce qu'est (ou doit être) un corps avec ses fonctions et ses attributs définis. À la question de l'éducatrice : « Qu'est-ce qu'une création ? », les enfants répondent qu'un nez n'est pas une création, mais qu'un doigt dans un nez qui se frotte à un second, voire un troisième nez est une création. Un devenir-enfant de ces enfants ne s'est-il pas produit là, prenant dans sa turbulence l'éducatrice elle-même qui se prête au jeu et le prolonge en connectant et en hybridant des univers et des affects hétérogènes par le récit, les dessins et les sculptures que créeront les enfants par la suite ? Se placer « du point de vue des enfants » signifie que l'on pense ceux-ci comme des potentialités et non comme des êtres impuissants, imparfaits ou incomplets. Pour avancer dans l'argumentation on peut, grâce au commentaire du scolie de la proposition 39 du livre IV de *l'Éthique* par François Zourabichvili<sup>11</sup> mieux comprendre ce que penser l'enfance comme potentialité implique et éclaire du concept de devenir-enfant.

## Comment échapper à l'enfant « tari » ?

- 2 En effet, l'« adulte nourrisson » (*pro infante adulto*) qu'évoque Spinoza dans le scolie IV, 39 de *l'Éthique* ne donne-t-il pas à entendre, comme en écho, un semblable assèchement de

l'enfance telle que la façonnent les adultes ? Reprenons le texte du scolie. « Combien cela peut nuire ou être utile à l'esprit, on l'expliquera dans la cinquième partie. Mais il faut remarquer ici que j'entends que le corps s'en va vers la mort, quand ses parties sont disposées de façon à soutenir entre elles un autre rapport de mouvement et de repos. Car je n'ose pas nier que le corps humain, la circulation du sang étant maintenue ainsi que les autres fonctions par lesquelles on estime que le corps vit, puisse néanmoins changer de nature contre une autre tout à fait différente. En effet, nulle raison ne force à admettre que le corps ne meurt que lorsqu'il se transforme en cadavre ; en vérité, l'expérience même semble persuader autrement. Car il arrive qu'un homme subisse de tels changements que je ne dirais pas aisément qu'il est le même. C'est ce que j'ai entendu raconter de certain poète espagnol qui avait été atteint de maladie et qui, bien qu'il fût guéri, demeura cependant dans un tel oubli de sa vie passée, qu'il ne croyait pas que les nouvelles et les tragédies qu'il avait faites fussent de lui ; et certes on eut pu le tenir pour un adulte nourrisson (*pro infante adulto*), s'il eût aussi oublié sa langue maternelle. Et si cela semble incroyable, que dirons-nous des nourrissons ? Un homme d'âge avancé croit leur nature différente de lui-même d'après les autres. Mais pour ne pas fournir aux superstitieux matière à agiter de nouvelles questions je préfère abandonner »<sup>12</sup>. *L'infans adultus* ne renvoie-t-il pas ici à une amnésie de l'adulte ou, en d'autres termes à un « pseudo-adulte » ? À savoir, pour reprendre les termes de Zourabichvili, à un enfant « pétrifié de se croire adulte et de contempler l'enfance à l'envers<sup>13</sup>, négativement, du haut de sa déception ? »<sup>14</sup>. Déception engendrée par une conception fautive de l'enfant tel que le pense la scolastique, à savoir d'abord marqué du sceau de l'impuissance et de l'imperfection.

- 3 « On adoptera au contraire le point de vue théorique de l'enfant, non par enfantillage, mais parce que tel est le *bon sens* dans lequel il faut considérer la vie humaine... Spinoza conteste d'ailleurs l'idée de l'homme "fait" qui est, à ses yeux une chimère, c'est lui ce faux adulte, cet incorrigible rêveur qui méritera tout au long du *Traité théologico-politique* l'épithète *puerilis*, ultime avatar de *l'infans adultus* »<sup>15</sup>. Si l'enfance n'est ni privation, ni misère, c'est donc d'elle qu'il convient de repartir. Loin d'être « l'impuissance même, mais (elle est) l'éclosion progressive, douloureuse, dramatique de la puissance d'agir... Le philosophe affirme que l'enfance n'est pas pour lui un accident malheureux... En vérité, l'enfance comme telle ne doit ni nous réjouir ni nous attrister : la contempler vraiment est à ce prix »<sup>16</sup>. Si le philosophe se replace dans une perspective qui est celle de l'enfance, c'est pour nous rappeler, qu'il est nécessaire d'en sortir, qu'il est inutile de se considérer « comme de grands enfants, mais qu'il faut encore pour ainsi devenir l'enfant que nous étions, avec lequel nous avons rompu sans cesser de l'être, le figeant même en nous, lui qui n'est que développement, gestation »<sup>17</sup>. Ce qui conduit à faire « de l'enfance et même de la *petite enfance* la condition commune des hommes, et le *point de vue d'où il faut repartir* pour tenir enfin un vrai discours éthique : un discours qui ne pose pas à la vertu déçue, qui n'ironise, ni ne gémit sur l'infantilisme des adultes, qui ne voit plus dans l'enfance une limite ontologique indépassable. Car ramener l'homme à la petite enfance, ce n'est pas le maudire, mais le rappeler aux soins élémentaires qu'il doit à son corps et à son esprit »<sup>18</sup>. Et la forme, pour reprendre Spinoza, s'affirme (positivité sans négativité) et tend à se conserver (*Éthique* III, 6-7). Autrement dit, l'enfance est positivité. Progresser, pour Spinoza, c'est apprendre à se conserver, c'est-à-dire à persévérer dans son être. En repartant de l'enfance, la position de Spinoza n'indique-t-elle pas la *direction* de ce « point de vue » de l'enfance duquel il convient de repartir. « ...tout comme quand

on fait un colloque sur l'école maternelle, il y a tout ce que vous voulez, mais il n'y a pas d'enfants, bien qu'ils aient quand même quelque chose à dire »<sup>19</sup>.

- 4 Ce que les enfants ont à dire, y compris les nourrissons les découvertes de Roman Jakobson y convient en mettant au jour les potentialités linguistiques proprement inouïes de ces derniers. « Un nourrisson est capable d'articuler dans son babil une somme de sons qu'on ne trouve jamais réunis à la fois dans une seule langue, ni même dans une famille de langues » écrit-il<sup>20</sup>. Dans son ouvrage *Écholalies. Essai sur l'oubli des langues*<sup>21</sup>, Daniel Heller-Roazen met en lumière qu'au « "sommet du babil"<sup>22</sup> on ne saurait poser aucune limite aux pouvoirs phoniques de l'enfant qui gazouille. En matière d'articulation, affirme Heller-Roazen, « le nourrisson est capable de tout : il peut produire, sans le moindre effort, n'importe quel son, sans exception, de n'importe quelle langue humaine »<sup>23</sup>. Le nourrisson est alors au sommet des potentialités humaines dans leur ensemble. Paradoxalement pourtant, constate Jakobson, l'acquisition de la langue maternelle (n'est) « possible qu'au prix d'une amnésie linguistique »<sup>24</sup>. Où sont passées ces potentialités linguistiques extraordinaires, ont-elles déserté définitivement le langage du nourrisson, en quelque sorte captées et réduites au silence par la langue « maternelle » qui ne tolérerait aucune autre langue qu'elle ? « Les langues de l'adulte retiennent-elles quelque chose du babil infiniment varié dont elles naquirent un jour ? Serait-ce le cas, il ne s'agirait que d'un écho, parce que là où il y a langage, le babil du nourrisson a disparu depuis longtemps...Ce ne serait que l'écho d'une autre langue : celle qui n'en est pas une : une écholalie, vestige de ce babil indistinct et immémorial dont l'effacement a permis la parole »<sup>25</sup>. Là où Jakobson et, à sa suite Heller-Roazen, évoquent une amnésie linguistique ne pourrait-on filer la métaphore de l'écholalie, à savoir non simple répétition liée à un état démentiel comme la définit le Petit Robert, mais véritable « sous conversation » pour reprendre l'expression de Nathalie Sarraute où « un » enfant moléculaire est produit, où est susceptible de s'expérimenter un devenir-enfant ?

## L'enfance comme potentialités inédites

- 5 « Même un enfant de deux ans, quand il tente d'organiser son monde, de construire sa propre manière de percevoir les relations sociales, de s'appropriier les relations avec les autres enfants et avec les adultes – cet enfant participe, à sa manière, à la résistance moléculaire »<sup>26</sup>. « Quand je dis "Alice grandit", je veux dire qu'elle devient plus grande qu'elle n'était. Mais par là même aussi, elle devient plus petite qu'elle n'est maintenant. Bien sûr ce n'est pas en même temps qu'elle est plus grande et plus petite. Mais c'est même temps qu'elle le devient »<sup>27</sup>. Devenir appartient donc aussi bien au passé qu'à l'avenir. Le devenir, et le devenir-enfant en particulier, n'est ni imitation, ni identification. Devenir-enfant est un enfant qui coexiste en nous, maintenu en vie par cette coexistence et qui est à tout jamais séparé et étranger à l'enfant « tari ». Devenir renvoie à des rencontres improbables entre des mondes hétérogènes. Il ne s'agit pas d'une progression, souvenons nous d'Alice, mais de l'extraction de « particules et de flux qui créent la jeunesse de tel âge »<sup>28</sup>. Pour évoquer un tel devenir-enfant, Deleuze et Guattari parlent aussi de « blocs d'enfance »<sup>29</sup>. Or comme l'écrit René Schérer : « Le bloc est l'enfance préservée, résistante, émergeant, comme l'iceberg, de la mer profonde ; l'enfance rayonnante comme un cristal – cristal du temps<sup>30</sup> elle-même – et, contre toute corrosion et menace, faisant bloc »<sup>31</sup>. L'enfance, comme il le dit ailleurs, non « comme souvenir, mais en devenir, précisément, dans l'orientation créatrice<sup>32</sup> ». Rappelant avec

Thomas de Quincey que pour Levana, la déesse tutélaire latine de l'éducation, il ne s'agit pas de pédagogie « avec ses alphabets et les grammaires »... mais de « ce vaste système de forces centrales qui est caché dans le sein profond de la vie humaine et qui travaille incessamment les enfants, leur enseignant tour à tour la passion, la lutte, la tentation l'énergie de la résistance »<sup>33</sup>. René Schérer convoque également Goethe écrivant dans l'*Élégie à Marienbad* : « Où que tu sois, sois tout entier comme un enfant/Alors tu sera tout, tu seras invincible »<sup>34</sup>. Walter Benjamin « conduit les gens à leur jeunesse »<sup>35</sup>. Ainsi le devenir-enfant en connectant ainsi des « zones de voisinage et de co-présence »<sup>36</sup>, ne permet-il pas d'appréhender ce plan d'immanence où il peut se déployer ? « "Un" enfant moléculaire est produit... "un" enfant coexiste avec nous, dans une zone de voisinage ou un bloc de devenir, sur une ligne de déterritorialisation qui nous emporte tous deux – contrairement à l'enfant que nous avons été, dont nous nous souvenons ou que nous fantasmons, l'enfant molaire dont l'adulte est l'avenir . "Ce sera l'enfance mais ce ne doit pas être mon enfance" écrit Virginia Woolf »<sup>37</sup>. Cela implique la mise en mouvement de processus susceptibles de ménager un espace-temps où puissent advenir de tels devenirs : « Comment éviter que les enfants ne se connectent aux sémiotiques dominantes au point de perdre très tôt toute véritable liberté d'expression ? », se demande Guattari<sup>38</sup>. Par une micropolitique, celle des devenirs précisément. C'est à un tel exercice que convie ce texte que je présente comme une esquisse.

## Essai de cartographie

- 6 Quelques éléments biographiques serviront ici de jalons dans ce périple qui chevauche les âges de la vie. Deux grands-pères chinois ayant épousé, l'un une jeune fille française, l'autre une allemande, toutes deux fort jolies mais d'un rang social modeste. Du côté paternel Zhang Jiang-lin a fait ses études de Droit à Paris et a épousé Jeanne Moser, fille d'un charpentier lorrain vivant à Malakoff. Quatre enfants sont nés de cette union. Le mari, comme deux des garçons décéderont de la tuberculose. Ma grand-mère paternelle, ne parlant pas chinois et vivant dans sa belle-famille à Hankou (l'actuelle Wuhan), a très vite quitté la ville pour rejoindre Pékin qui comptait une importante communauté de familles franco-chinoises. Titulaire du seul certificat d'études, elle y a donné des « petits cours » de français et a été courtisée et sans doute entretenue par Albert Monestier, directeur du *Journal de Pékin* qui ne l'a cependant jamais épousée. En 1928, il a permis à ma grand-mère, à sa fille Renée et à mon père Raymond de rejoindre la France où il a très certainement contribué à financer les études de piano de ma tante et la scolarité de mon père qui a rejoint le lycée Michelet pour préparer trois ans plus tard le concours d'entrée à Polytechnique. Beau jeune homme métisse, Raymond Zhang s'est rapproché, avec des amis, du Groupe Surréaliste où il a participé, en 1931, en tant qu'étudiant en philosophie, avec d'autres jeunes gens élégants, à des séances d'« investigations sexuelles » autour de Gala Dali<sup>39</sup>. Appelé sous les drapeaux, Raymond Zhang choisit de l'effectuer en Chine dans les troupes stationnées dans la concession française à Pékin. C'est un flamboyant jeune homme raffiné et volage qui se voit affecté aux services auxiliaires de l'Armée et qui retrouve Albert Monestier dont il rejoindra ensuite le quotidien comme journaliste une fois démobilisé. Issu d'une famille chinoise honorablement connue, il fraie dans les milieux cosmopolites de Pékin et séduit l'une des plus belles héritières de la société pékinoise, Susanne Wang, au grand dam de son père qui, s'il admettait que son futur gendre

était issu d'une famille chinoise honorable, n'en considérait pas moins celui-ci comme un voyou, ce qu'attestent, à l'évidence, les photos du mariage.

- 7 Ce grand-père maternel Wang Yin-tai <sup>40</sup> avait également poursuivi des études de droit, entreprises d'abord à Tokyo, puis à Berlin où épousa la fille du Pasteur luthérien chez lequel il logeait. Issu d'une famille renommée, il ramènera celle-ci à Pékin. Ruth Kettner, dont la mère était née dans une famille huguenote, lui donnera six filles <sup>41</sup>. Son propre père, moderniste, dont la femme avait les pieds bandés, ne fera pas bander ceux de ses filles. Mon grand-père tout aussi européenisé confiera l'éducation de ses filles en premier lieu à l'école allemande de Pékin, puis à la Peking American School (PAS) que je fréquenterai également avant mon arrivée en France. Il veilla également à les doter d'une formation qui, les années à venir, constitueront pour elles une ressource inestimable. Ma mère travaillait comme bibliothécaire à la Bibliothèque nationale de Pékin jusqu'à la naissance, en 1946, de ma sœur Arielle. Chez mon grand-père se croisaient, avant et durant la Guerre, des chinois, des étrangers – hommes d'affaires, intellectuels, diplomates, ressortissants de tous pays, personnalités illustres, (Teilhard de Chardin, Karl Wittvogel) ou inconnues Nombre d'entre eux fuyant l'Allemagne ou l'Autriche hitlériennes côtoyaient néanmoins dans ce microcosme plurilingue et pluriculturel des allemands, mais jamais de nazi <sup>42</sup>. Les langues s'entremêlaient et s'hybridaient sans cesse. Ma grand-mère, berlinoise, m'a appris des expressions *yiddisch*, couramment utilisées dans la métropole allemande, elle parlait peu de chinois tout en se faisant comprendre des domestiques <sup>43</sup> et s'efforçait surtout d'initier ses belles-sœurs à l'allemand <sup>44</sup>. Mon grand-père maîtrisait, outre le chinois et le japonais, l'allemand et l'anglais. Les conversations entre mes grands-parents et plus généralement dans la famille se tenaient en allemand. Mais, du plus loin que je souviens, toutes les langues étaient convoquées, s'entremêlant un peu comme le font les maghrébins en France. Certains mots ou expressions étaient toujours utilisés en allemand *gründlich* <sup>45</sup> ou *schlicht* <sup>46</sup> ou *Spiesser* <sup>47</sup> ou *tot beleidigt* <sup>48</sup>. D'autres toujours en chinois, *pigu* <sup>49</sup> ou *maofang* <sup>50</sup> ou *mamahuhu* <sup>51</sup> ou *dashagua* <sup>52</sup>. Certaines personnes étaient appelées par des surnoms ou des sobriquets en anglais <sup>53</sup>, voire parfois, après le mariage de mes parents, en français. En fait dans ce sabir tous les emprunts étaient admis, multipliés et enrichis par la fréquentation de l'école américaine où se côtoyaient toutes les nationalités et où ma mère et ses sœurs nouaient des amitiés, voire des amours. Cette habitude s'est maintenue dans ma famille jusqu'à ce jour et m'a permis ainsi de sauter d'une langue à l'autre, ayant acquis au contact de mes grands-parents et de mes tantes, une agilité qui n'égale pas la leur mais que comprennent, et utilisent encore parfois mon mari et mes enfants. Ce que les linguistes appellent le *code switching* était incorporé, il constituait, je m'en apercevrais plus tard, une sorte de territoire existentiel.
- 8 Ma langue maternelle est le chinois ayant, comme tous les enfants de familles chinoises aussi bien qu'occidentales, été élevée par une *amah* qui m'était personnellement attachée Changmah. C'est elle qui prenait soin de moi nuit et jour, elle ne m'a pas quittée d'une semelle pendant la toute première enfance et dès le retour de l'école m'accompagnait en permanence. Mes parents travaillaient et sortaient le soir. J'assistais fascinée à la cérémonie des préparatifs pour le dîner, la réception ou la sortie au théâtre et restais seule avec les domestiques, les seuls vrais compagnons de mon enfance. J'avais le droit de commander mon repas : *jiaozhi* (raviolis pékinois) ou nouilles « noires » constituant mes plats préférés. Lorsque ma sœur Arielle naquit en 1946, elle eut sa propre *amah* Liumahet je gardai la mienne. Officiellement je n'avais pas l'autorisation de me rendre dans les

logements des domestiques ou de sortir dans la rue, furtivement entr'aperçue lorsqu'un domestique rentrait à la maison et nimbée de toutes les splendeurs interdites : les odeurs, les cris des marchands ambulants, les friandises toujours considérés trop sales, seuls les *tanghulu*<sup>54</sup> que mon grand-père était habilité à m'acheter chez un marchand spécial qu'il connaissait a *Dong'anchechang* étaient tolérés. Je ne cessais évidemment d'enfreindre ces interdictions étant malgré tout le plus souvent seule avec les domestiques que j'adulais et qui me choyaient de manière indécente. Ce sont les odeurs, les musiques et les expressions les plus ancrées dans le souvenir. J'appris dès que je sus parler en même temps l'allemand avec mes grand-parents qui étaient d'une tolérance absolue à mon égard, ce qui était et reste encore aujourd'hui le cas des enfants chinois. Une tolérance frisant, comme celle dont faisaient preuve les domestiques, l'indécence. Lorsque je faisais mine de ne pas avoir peur de lui et de lui « répondre », mon grand-père était aux anges, lui, l'homme politique dont les colères faisaient trembler toute la maison, sauf son épouse. Mes parents ne voulant à aucun prix m'inscrire au Sacré Cœur tenu par des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, je fus scolarisée, comme ma mère et mes tantes à la Peking American School dont la pédagogie permettait à chaque enfant de suivre des UV en fonction de son niveau, en langues en particulier. Je me retrouvais ainsi à suivre les cours de chinois avec des élèves de sixième, puis plus tard des cours de français, lorsque ceux de Madame Ou, l'épouse française d'un diplomate chinois, qui venait m'enseigner le b-a ba du français à la maison, me permirent d'atteindre un bon niveau lorsque j'eus sept ans. C'est donc le français que j'acquis avec le plus de difficulté, et le plus tard, mes parents parlant anglais entre eux parce que mon père prétendant que ma mère parlait un français exécrable.

- 9 Cette période à la P.A.S., me permit également d'accroître mon répertoire linguistique et d'enrichir à la fois mes aptitudes en anglais, en français, en allemand et en chinois au contact d'autres usages de ces langues pratiqués par Homer Cheng, Édith Ch'o, Bud Coddington, Anuradha Thakkar, James Herrick, Émile Malardon, Kathleen Rice, Benedict Walther, Helmut Wilm, Teddy Bouhostos, et Dimitri Horvath. Il ne s'agit pas ici dans ce long préambule de dérouler des souvenirs d'enfance ressassés, incorporés, mais bien de pointer comment à travers ce lacis linguistique l'influence de mon passage à P.A.S. peut permettre de cartographier un devenir-enfant cinquante ans plus tard. Comme les américains le font encore aujourd'hui P.A.S. fonctionnait comme une école américaine, à ceci près que l'on y trouvait toutes les classes du C.P. à la terminale, ce qui là encore enrichit les répertoires non seulement linguistiques mais sociaux et de génération. Le matin on chantait le *Stars and Stripes* et *God bless America*. Le mobilier était américain, les professeurs essentiellement américains, sauf exception, pour les langues notamment, et le cursus le même qu'aux États-Unis à la même époque. Les photographies affichées dans les salles de classe représentaient des paysages américains, on chantait des *Negro Spirituals*<sup>55</sup>, des *Christmas carols*, des *nursery rhymes*<sup>56</sup>. Il était fait, au moins en apparence<sup>57</sup>, le plus grand cas de la culture et des valeurs traditionnelles chinoises et l'apprentissage du chinois obligatoire. Mais ce que Arjun Appadurai appelle en créant une formule saisissante, l'*ethnoscape*<sup>58</sup> était américain, exclusivement américain. Un *ethnoscape* est un paysage ethnique et culturel. La mode était américaine : les vélos à gros pneus que j'enviais, les tenues, les jeans, les chaussures blanches avec leur demi-empeigne marron portées avec des hautes soquettes blanches, les chevelures bouclées enviées qu'une permanente n'a jamais réussi à reproduire, les rituels (les bals, les « hurrah »<sup>59</sup>, le baseball, les cérémonies pour les *graduations* avec toques et togas noires), les icônes (pêle-mêle les stars de Hollywood, Abraham Lincoln, la Guerre de Sécession, les westerns, le



paysage des gratte-ciels, du Grand Canyon, des plaines infinies), l'intense vie de groupe mêlant nationalités, classes d'âges et sexes, les attitudes du corps et de langage déliés formaient pour nous autres étrangers non-américains, l'*ethnoscape* qui nous captait et nous captivait. Mais plus important, peut-être, nous lisions en anglais. Durant ces années de scolarité, si je peux selon les circonstances et sans difficulté penser en chinois, en allemand, en anglais et plus tard en français, les premiers textes écrits que je déchiffre, les premiers livres que je lis avec plaisir sont écrits en anglais <sup>60</sup>. La fin de la Guerre et l'arrivée des Communistes amènent leur lot de drames pour la famille de mes grands-parents. Mon grand-père est d'abord condamné à mort, sa peine étant, par la suite, commuée en prison à perpétuité. Mon père quitte ma mère qui, n'acceptant pas cette séparation se décide, à contrecœur <sup>61</sup>, à être rapatriée en France avec ma sœur et moi sur un transport de troupes français – le *Maréchal Joffre* – dernière chance pour échapper à l'étau communiste <sup>62</sup>. Précédé d'une visite en prison à mon grand-père à Shanghai qui me transmet un précieux message « à toi de te débrouiller », un long mois de voyage en troisième classe à guetter à l'arrière du bateau le rayon vert au passage de l'Équateur, vers une France inconnue – ma mère n'avait jamais quitté la Chine – m'ont aidée à rassembler en un baluchon ficelé à la hâte tous les trésors d'amour et d'expérience qui m'avaient été prodigués, en particulier par mes grands-parents que je laissais en Chine.

- 10 À Marseille, ma grand-mère française Jeanne Mélanie Moser Tchang avec son magnifique chignon de cheveux blancs nous tendait ses bras ouverts. Elle venait, généreuse et sereine, nous accueillir et ramener ma sœur âgée de trois ans, qui ne parlait que le chinois, et moi-même dans son F2 à Besançon, 1 rue Klein, pour que ma mère puisse trouver du travail à Paris. J'étais déjà assez grande pour la maintenir à distance, je la vouvoyais immédiatement, tout en me conduisant de manière courtoise. Le passage à la Communale des Glacis renforça, non mon isolement, j'étais très sociable, mais un sentiment d'étrangeté. Il fallut réapprendre une nouvelle graphie, à poser les divisions, à se discipliner, à me faire l'interprète de ma petite sœur qui refusait toute nourriture. Une fois réunies à Paris, avec Mammy pour s'occuper d'Arielle, le tropisme américain devint un havre où pouvaient coexister la présence rêvée des grands-parents, les merveilleux compagnons plus que domestiques chinois, tout ce qui fait l'ordinaire banal des souvenirs d'enfance ; mon père travaillant à l'Ambassade américaine et ma mère dans une bibliothèque américaine, je retrouvais là des objets fétiches de l'*ethnoscape* familial : les sacs en papier marron avec les sandwiches du PX <sup>63</sup> de l'Ambassade, les revues de cinéma américain et leurs stars, les cartoons, les peintures de Norman Rockwell dans le *Saturday Evening Post* ou les dessins du *New Yorker* avec la famille Adam, les polars américains et la fréquentation d'américains. Ma mère parlait l'anglais avec nous, elle ne parlait allemand que lorsque ma tante Ruth et mon oncle Manfred nous rejoignaient tous les Noël où les cadeaux étaient rituellement ouverts, comme à Pékin, après avoir chanté *Ihr Kinderlein kommet*. J'étudiais l'allemand au lycée, je n'étais pas mauvaise mais pas plus que dans la bonne moyenne. L'allemand demeurait enfoui, même si de 1952 à 1955, ma sœur et moi nous rendions par avion à Berlin chez les Poensgen, des amis anti-nazis <sup>64</sup> de mes grands-parents. C'est là que je renouais avec bonheur avec la langue allemande et notamment avec les expressions berlinoises, l'humour berlinois dont je me délectais en écoutant une émission satirique *die Insulaner* (les insulaires) faisant référence au blocus de Berlin, mais aussi en me rendant avec eux à Berlin-Est aux représentations du *Berliner Ensemble* fondé par Brecht où se produisait Helene Weigel, sa compagne, ou écouter la Philharmonie de Berlin à l'Ouest dirigée par Eugen Jochum. Cette réincorporation de la langue allemande ainsi enrichie du *Witz* berlinois n'était pas réservée aux séjours à Wannsee où

demeuraient Onkel Albert et Tante Katja. À Paris, en effet, ma mère retrouva une ancienne enseignante de mes tantes à l'École primaire allemande à Pékin, Maria von Baranoff, dont le mari, un baron balte était ouvertement anti-nazi, Tous deux s'exilèrent en Chine en 1937. Alexis von Baranoff que tout le monde appelait *Monsieur*, était, en 1950, un physicien employé par le gouvernement français depuis la fin de la Guerre. Son épouse que tout le monde appelait Baranoff nous servait de cicérone dans le Paris culturel parisien : le T.N.P. de Jean Vilar, le Théâtre des Nations où nous avons assisté à des spectacles en provenance du monde entier, les expositions de peinture. Ces périples<sup>65</sup> ne faisaient finalement que renouer avec le cosmopolitisme que j'avais connu, dans des conditions matérielles toutes autres et créait une distance avec mes camarades de classe, pratiquement toutes issues d'une bourgeoisie catholique traditionnelle guère sensible aux aventures intellectuelles ou artistiques. Cela ne m'empêchait pas d'être parfaitement à l'aise au Lycée Victor Duruy en Moderne « pour ne pas perdre les langues vivantes », boute en train et demi-pensionnaire heureuse en blouse bis ou bleue selon les semaines, saluant respectueusement d'un signe de tête toute professeure ou surveillante générale. Et de lire avec avidité tout ce que je découvrais, émerveillée, de la littérature française.

- 11 Ce parcours après tout n'aurait d'intérêt si, cinquante après, ce tropisme, ou ce bloc d'enfance n'avait fonctionné à la manière d'une machine désirante, soudain emballée. Entre-temps il y avait eu la politique, l'amour, et la rencontre de la petite bande que nous formions, après avoir été exclus de l'Union des Étudiants communistes par une alliance somme toute « naturelle » entre staliniens du P.C. et « maos » pas encore déclarés, avec Félix en 1965. Stage à La Borde, création d'une constellation, d'un rhizome, la Fédération des Groupes d'Étude et de Recherche Institutionnelle (FGERI) pour penser autrement les rapports entre privé et politique, entre professionnel et politique, séminaires de Lacan, et surtout discussions sans fin avec Félix dont les mots étranges finissaient par former comme une ritournelle : machine, point-signe, groupe-sujet, et d'autres encore. Comme le décrit François Fourquet dans ce volume Félix était un Parlant et, comme pour lui, ce sont ses paroles qui m'ont permis, très lentement, d'entrer dans les textes qu'il écrivait puis dans ceux qu'ils écrivirent Gilles Deleuze et lui. Après la joie de Mai poursuivie par celle de la création du MLF, Félix créa avec nous le Centre d'Étude, de Recherche et de Formation Institutionnelles (CERFI) comme un agencement de travail à la fois analytique (c'est-à-dire politique) et professionnel. Ce furent des années intenses, remplies à la fois de clameurs, de pleurs et de rires, des années de rencontres, (avec Michel Foucault, avec René Schérer, avec le groupe des homosexuels et de lesbiennes notamment<sup>66</sup>) d'aventures et de jubilations, dont les numéros de la revue *Recherches* (fondée en 1966) retracent les cheminements et les scansion. Pendant que nous expérimentions, d'autres investissaient les territoires universitaires en les transformant, non en terrains d'aventures intellectuelles et de libres controverses, mais comme des chasses gardées, comme des propriétés privées en somme. L'université était occupée par des Mandarins ancienne manière, puis investie massivement par des épigones du P.C. ou des « compagnons de route » qui ont ainsi en toute quiétude et légitimité auto-proclamée verrouillé les entrées et veillé au respect d'une nouvelle orthodoxie opposée à celle des Mandarins. Inconscients, naïfs, voire un peu demeurés, nous ne voyions rien et lorsque les crédits de recherche ont commencé à diminuer et qu'ont été institués des Comités scientifiques appelés à évaluer les projets de recherche soumis aux Appels d'offres, les fourmis se sont rapidement instituées comme seules garantes de la scientificité (ou du scientisme ?) de telle ou telle proposition. Tous les nouveaux mandarins étaient sur le pont et se distribuaient d'autant plus aisément les crédits que les associations régies par

la loi de 1901, comme le CERFI, devant nécessairement inclure dans leur coût les salaires qui étaient, par contre, pris en charge par les Universités ou le C.N.R.S., coûtaient trop cher. Battus d'avance, nous nous retrouvâmes tous au chômage et pour certains durant de longues années. Le vent avait tourné : des intellectuels tels que Jean-François Lyotard, François Châtelet, Michel Foucault, Gilles Deleuze et Félix Guattari furent déconsidérés et la sociologie vite ramenée dans le giron d'un marxisme dépoussiéré à la hâte. Les crédits de recherches sont alors captés par ce nouvel *Establishment*, où se sont retrouvés, associés aux marxisants, des sociologues de toutes tendances que mobilisait une même volonté de « garder la boutique », en investissant la plupart des instances comme le Conseil National des Universités, l'Association des Enseignants du Supérieur, ou le secteur des Sciences humaines du CNRS, sans parler des syndicats. Une dernière tentative désespérée sera engagée par les membres d'un CERFI à présent de plus en plus hétérodoxe et marginalisé pour résister à l'anéantissement qui prend la forme d'une libre opinion dans *Le Monde* demandant son intégration en tant que groupe au CNRS. Autant dire, un suicide. Les seuls chercheurs qui entreront au CNRS en tant que groupe appartiennent au SNESup. Entrer dans l'Université devient dès lors impossible.

- 12 Parmi l'une des quelques personnes rescapées de ce gâchis, je me retrouve à mettre en place une Mission de recherche au tout nouveau Ministère de la Consommation, activité que je poursuivrais ensuite au Plan Urbain au Ministère de l'Équipement. Le travail de recherche me manque trop. En dépit d'un environnement professionnel chaleureux et stimulant, c'est autre chose que je veux tenter. Sous la direction de Robert Castel je soutiens une thèse, puis sous celle d'Eugène Enriquez une Habilitation et demande benoîtement ma qualification. La réponse tombe implacable, sèche comme un coup de trique : « sociologue gauchiste ». Récusée. Les nombreux travaux de recherche sont nuls et non avendus, les publications dans *Recherches* également. Plus de dix ans de ma vie partent en fumée. Je persiste et finis par être qualifiée comme Maître de conférences à 55 ans payée 10 000 F par mois soit 7 000 F de moins qu'au Ministère. Je pense naïvement que les collègues qui m'apprécient semble-t-il vont demander la transformation de mon poste en poste de Professeure. Rien de tel. Je produis (beaucoup), en essayant de me conformer à certaines normes en tentant de ne pas trop renier ce que m'avait apportée la rencontre avec Félix et ensuite avec Gilles Deleuze. Mais je jette partiellement le bébé avec l'eau du bain. Deleuze-Guattari, enfouis. Sept ans plus tard, je suis enfin recrutée comme Professeure. Mais porteuse de ce secret honteux que je ne m'avoue même pas, je joue à la sociologue. Je ne m'autorise aucun écart ou si minime, que cela en devient ridicule. En octobre 2001, juste après ma nomination à l'Université de Metz, un ami, Gilles Brougère, sociologue de l'enfance et du jeu m'invite à un séminaire où il reçoit un Professeur de Sciences de l'Éducation, Joe Tobin, qui présente les travaux d'un Réseau International qui cherche à re-conceptualiser l'analyse de l'enfance pour sortir du piagétisme. Il parle du féminisme, des *cultural studies*, de Foucault. Dans le public, seuls Gilles et moi intervenons et engageons une discussion avec Joe, pour les autres, c'est, non *terra incognita*, mais, à l'évidence, moins familier. Un *occursus*. Un coup de tonnerre. Mon esprit s'emballe ou se réveille et c'est presque en bégayant que je propose à Joe de présenter à leur conférence une communication sur le devenir-enfant chez Deleuze et Guattari qu'il ne connaît pas. J'étais tombée gravement malade en septembre et n'étais pas certaine de pouvoir me rendre à Phoenix, Arizona en janvier. Mais je m'accroche et prépare un papier. Je pars de Paris épuisée et me rends à l'Arizona State University, située à Tempe.

- 13 Et c'est là, au bord du désert que je fais mon *coming out*. Je m'autorise à nouveau à utiliser le travail de Gilles Deleuze et de Félix, je m'y replonge, comme en apnée et la joie vient de ce que je peux le partager. Pourquoi au fin fond de l'Arizona ? Pourquoi à ce moment précis ? C'est seulement au retour de Phoenix, en ré-écrivant ma communication pour l'édition en ligne que je commence à rédiger ce que les féministes anglo-saxonnes appellent un *narrative* (un récit contextualisé et singulier de mon point de vue). Et c'est là que s'ouvre une ligne de fuite qui m'affecte et où je perçois l'émergence possible d'un devenir-enfant. Je n'étais jamais allée aux États-Unis de ma vie, sauf lors d'une courte escale à Los Angeles de quelques heures en compagnie de ma tante Sybille et de mon oncle Dick. Mais à Tempe tout était étrangement familier, je connaissais tout de cette ville et j'éprouvais une félicité inexplicable à parler anglais avec des américains, mais aussi avec des suédois, chinois avec des chinois, allemand avec des germanophones. Cette Amérique je la connaissais par coeur, peut-être n'avais jamais quitté l'*ethnoscape* qui m'habitait, avec ses drugstores, ses étudiants si semblables aux élèves de P.A.S., ses bibliothèques en libre service comme à la Bibliothèque américaine de Paris où travaillait ma mère ou à P.A.S. Je me méfiais de cette soudaine sensiblerie. Ne s'agissait-il pas tout simplement d'un souvenir d'enfance momifié, voire obscène ? D'un bon vieil Œdipe recyclé deleuzo-guattarien ? Est-ce que cela ne relevait pas tout simplement du « *Ach, Quatsch* », comme le disait ma grand-mère pour balayer d'un revers de main une idée ou une contreverité insensée à ses yeux<sup>67</sup>. Il m'a fallu du temps pour cartographier et expérimenter *ce qui s'était passé là*. On se souvient que l'un des plateaux de *Mille plateaux* s'intitule « Trois nouvelles » ou « Qu'est-ce qui s'est passé ? »<sup>68</sup>.
- 14 Ce n'était pas un retour à l'enfance, à l'*infans adultus* dont l'adulte n'a plus la mémoire, ce n'était pas davantage une remémoration, puisque l'*ethnoscape* américain mâtiné de cosmopolitisme qui a porté mon enfance n'était pas l'Amérique, ce n'était pas en Amérique que je vivais. Par contre, c'est au cœur de cet *ethnoscape* spécifique, métissé et hybridé d'Amérique que j'étais rassérénée et soutenue par cet amour infini dont m'ont entourée mes grands-parents en Chine, par ce souci dont ils ont fait preuve, de ce soin qu'ils ont pris de moi, qui m'a permis, à Tempe, de m'exposer, bref, d'affirmer une singularité. Une heccéité. « Devenir, c'est, à partir des formes que l'on a, du sujet qu'on est, des organes qu'on possède ou des fonctions qu'on remplit, extraire des particules, entre lesquelles on instaure des rapports de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur, les plus proches de ce que l'on est en train de devenir, et par lesquels on devient. C'est en ce sens que le devenir est un processus de désir. Ce principe de proximité ou d'approximation est tout à fait particulier, et ne réintroduit aucune analogie. Il indique le plus rigoureusement possible une zone de voisinage ou de co-présence d'une particule, le mouvement que prend toute particule quand elle entre dans cette zone »<sup>69</sup>. Entrer dans une telle zone de « voisinage » donne naissance à une heccéité « pas séparable du brouillard et de la brume qui dépendent d'une zone moléculaire, d'un espace corpusculaire »<sup>70</sup>. Ce « mode d'individuation très différent de celui d'une personne »<sup>71</sup>. Deleuze et Guattari en parlent comme d'« une saison, un hiver, (d'un été, (d'une heure (qui) ont une individualité parfaite et qui ne manque de rien, bien qu'elle ne se confonde pas avec celle d'une chose ou d'un sujet »<sup>72</sup>. Une atmosphère tropicale et chaude dans le Jardin botanique du désert s'accordant soudain aux vents du désert de Gobi qui frigorifiaient Pékin où l'on dégustait au Grand Hôtel un merveilleux gâteau appelé *Peking dust*. Les chameaux aux portes de Pékin malgré leur épais manteau de laine également pétrifiés de froid et moi qui patinais sur le *Beihai*<sup>73</sup>. Ou les gouttelletes de sueur perlant à

mon front dans l'été torride de Pékin où je me promenais en barboteuse à bretelles. J'avais attrapé un chaud et froid à Tempe. Un choc thermique. Et dans cet état de « petite santé » advint une commotion produisant un agencement collectif d'énonciation où parviennent à s'hybrider et se croiser, au sens où l'entend René Schérer dans son texte, les lignes de fuite de ce bloc d'enfance qui me permet de donner « voix »<sup>74</sup> à ce que je dois à Gilles Deleuze et à Félix. Il fallait ce détour par le désert de l'Arizona pour que je m'autorise enfin, et d'abord en anglais, grâce à la consistance subjective de cet entre-langues<sup>75</sup> affirmer et assumer tout ce dont je leur étais redevable dans ma vie et dans mon travail, entre autres *en tant que* sociologue à la marge. Félix conseillait au milieu des années 1960, lorsque nous le rencontrâmes de faire des monographies, dans le travail qu'il effectua avec Gilles Deleuze, il s'agit de cartographier. Autrement dit, de rendre compte à travers des processus de travail appropriés de modes de subjectivation singuliers et de mettre ainsi au jour les micropolitiques qu'anime le désir. De donner une consistance à des singularités qui parviennent à échapper aux codes, à déjouer les dispositifs de savoir-pouvoir, et à accroître leur puissance d'agir dans un vivre ensemble qui fait société, qui fait aussi monde. Au contraire de l'*infans adultus* qu'est l'adulte qui n'a pas grandi, l'enfant est un être en devenir. « L'enfance devient donc coextensive de la vie entière. Il faut donc renouer avec l'enfance sur un mode particulier qui se situe, par delà toute mémoire, aux antipodes du « regret ». Il n'est pas triste de devoir commencer par être enfant : ce qui est triste et de le rester... De toute façon l'enfance n'est pas mélancolique, elle oscille entre joie et tristesse sans jamais se fixer ni à l'une ni à l'autre ; adossée au malheur, elle est la visée même de la liberté et du bonheur »<sup>76</sup>. Si l'on songe un instant à cette efflorescence inaugurale du babil (*die Blüte des Lallens*), ne pourrait-on imaginer que les lignes de fuite qui fraient des voies singulières et inédites au désir libèrent quelques-unes des multiplicités qui l'habitaient ? Peut-être est-ce là l'une des manières de cartographier ce que ce babillage<sup>77</sup> a actualisé en Arizona ? Ou, pour le dire autrement, ce « oui-dire », ce bloc d'enfance ne peut-il renouer avec et donner une consistance subjective aux potentialités inouïes du nourrisson certes oubliées mais néanmoins serties et exaltées par l'agencement rhizomatique des langues dont aucune n'est finalement maternelle ? Un devenir-enfant ?

---

## NOTES

1. . Liane MOZÈRE, *Le Printemps des crèches. Histoire et développement d'un mouvement*, L'Harmattan, 1992. *Petits métiers urbains « au féminin »*. *Assistantes maternelles et nourrices « au noir »*, Rapport Caisse Nationale des Allocations familiales, Fonds d'Action sociale, Plan Urbain, 1999. « Comment se configurent les compétences dans un métier au féminin ? Le cas des assistantes maternelles », *Recherches féministes*, vol. 14, n° 2, 2001, p. 83-114, « Le défi d'une sociologie de la prime enfance », in R. SIROTA (dir.), *Éléments pour une sociologie de l'enfance*, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 135-146.
2. . Liane MOZÈRE (dir.), Michèle BARRIÈRE, Rita DIONISIO, Marie-Thérèse FONEGRA, Françoise LOUX, *Enfants de banlieue : « Portraits »*. *Modes de vie de la petite enfance*, ATP CNRS franco-suédoise sur la famille, Rapport Ministère de la Solidarité, 1982.

3. . Les anglo-saxonnes l'appellent la *standpoint theory*, toujours située et contextualisée.
4. . Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, Minuit, 1980.
5. . Gilles DELEUZE, *Logique du Sens*, Minuit, 1969.
6. . Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI, 1980, *op. cit.*, p. 338.
7. . Félix GUATTARI et Suély ROELNIK, *Micropolitiques*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2007, p. 58.
8. . Félix GUATTARI, *Assujettissement sémiotique et équipements collectifs*, manuscrit inédit, p. 244-245.
9. . Félix GUATTARI, *op. cit.* p. 247-248.
10. . *Ibid.*, p. 246.
11. . François ZOURABICHVILI, *Enfance et royaume. Le conservatisme paradoxal de Spinoza*, PUF, 2002.
12. . SPINOZA, *Ethique*, IV, 39, traduction Appuhn, GF, Flammarion, 1965, p. 258.
13. . C'est nous qui soulignons.
14. . François ZOURABICHVILI, *Enfance et royaume...*, *op. cit.*, p. 128.
15. . *Ibid.*, p. 119.
16. . *Ibid.*, p. 121.
17. . *Ibid.*, p. 127.
18. . *Ibid.*, p. 120.
19. . Gilles DELEUZE, *Deux régimes de fous. Textes et entretiens 1975-1995*, édition préparée par David Lapoujade, Minuit, 2003, p. 259.
20. . Roman JAKOBSON, *Kindersprache, Aphasie und allgemeine Lautgesetze*, 1940-1942, Sprakvetenkaapliga Förhandliger, traduction française *Langage enfantin et aphasie*, Minuit, 1969, p. 24.
21. . Daniel HELLER-ROAZEN, *Écholalies. Essai sur l'oubli des langues*, Seuil, Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle, 2007.
22. . *Die Blüte des Lallens* que personnellement nous préférierions traduire par l'efflorescence du babil.
23. . Daniel HELLER-ROAZEN, *Écholalies...*, *op. cit.*, p. 11-12.
24. . *Ibid.*, p. 13.
25. . *Ibid.*, p. 14.
26. . Félix GUATTARI et Suély ROELNIK, *Micropolitiques*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2007, p. 78.
27. . Gilles DELEUZE, *Logique du sens*, Minuit, 1969, p. 9.
28. . Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, Minuit, 1980, p. 340.
29. . *Ibid.*, p. 360.
30. . Expression de Gilles DELEUZE, dans G. D., *L'Image-temps*, Minuit, 1985.
31. . René SCHÉRER, *Enfantines*, Anthropos, 2002, p. 148.
32. . *Ibid.*, p. 148.
33. . Thomas DEQUINCEY, *Levana and our Ladies of Sorrow*, 1821.
34. . René SCHÉRER, *Enfantines*, *op. cit.*, p. 150. J. W. VON GOETHE, « Élégie de Marienbad », *Poésies*, tome 2, traduction et présentation de Roger Ayrault, Aubier Montaigne.
35. . Walter BENJAMIN, *Correspondance de jeunesse*, traduction Guy Petitdemange, Aubier-Montaigne, 1979, p. 49.
36. . Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, *op.cit.*, p. 334.
37. . *Ibid.*, p. 360.
38. . Félix Guattari in Liane MOZÈRE, « Babillages... Des crèches aux multiplicités d'enfants », *Recherches* n° 27, 1977, p. 182.
39. . Henri PASTOUREAU, *Ma vie surréaliste*, Paris, Maurice Nadaud, 1991, p. 150-151.
40. . Que j'appelais Yeye qui est le terme réservé au grand-père paternel, alors que j'aurais dû l'appeler Waigong ; tout comme j'appelais Neinei ma grand-mère allemande, de la même manière réservé à la grand-mère paternelle au lieu de Waipou. *Wai* en chinois veut dire « extérieur »,

« étranger ». Cette entorse aux règles de nomination très strictes en Chine n'a semble-t-il pas gêné mon arrière-grand-mère Atai aux pieds bandés pourtant très à cheval sur les principes. Cet écart de langage signifiait-il une forme de désaveu social de la lignée paternelle ? Ou un simple lapsus ? En tout état de cause, cette « tradition » incorrecte a été maintenue pour mes enfants et la fille de ma sœur, tout comme elle l'est pour notre petit fils Raphaël.

41. . J'ai appris en septembre 2005 à Shanghai par la bouche la jeune sœur de mon grand-père maternel, âgée aujourd'hui de 104 ans, l'existence d'un fils qu'il avait eu avec une concubine, dont aucune trace ni mémoire ne subsistent. Ironie de l'histoire, cet homme moderniste a certainement dû souffrir de cette naissance cachée dans une société qui valorisait d'abord la descendance mâle, seule à même de perpétuer le culte des ancêtres.

42. . La légende familiale veut que ma grand-mère se rendant en 1938 en Allemagne pour faire soigner les troubles oculaires de sa cinquième fille, Sybille, avait cousu dans l'ourlet de son manteau de petits libelles anti-nazi. L'album de famille débuté en 1913 permet de suivre la vie de ces six jeunes filles dans un univers fitzgeraldien où les générations et les nationalités se mêlent au cours de parties de chaises musicales, de pique-niques au bord de la mer à *Beidahe*, ou dans les collines à *Badachu*, de patinage sur le *Beihai* gelé.

43. . Deux domestiques étaient les plus importants dans la maison Lao Da (le grand vieux) et l'autre que ma grand-mère avait baptisé Max !

44. . Ma grand-tante de 103 ans se remémore encore quelques expressions allemandes apprises à cette époque. Ses sœurs et elle étaient habillées à la chinoise mais apprenaient également l'anglais.

45. . Intraduisible en français !

46. . Simple, sans chichis, mais de bon ton.

47. . Petit bourgeois au sens où Marx en parle ou « beauf » au choix.

48. . Vexé à mort.

49. . Le derrière.

50. . Les toilettes qui était utilisé pour que les non sinisants ne comprennent pas. Ma grand-mère demanda ainsi à sa fille lorsqu'elles étaient à Vienne où se trouvait le petit coin en utilisant le terme chinois et, pétrifiée, s'entendit répondre par un monsieur, « C'est à droite ».

51. . Ni fait ni à faire.

52. . Littéralement « grand cucurbitacée bête ».

53. . Une amie de mes tantes était ainsi appelée un peu de façon ironique *a good old soul*, une bonne fille, en somme.

54. . Fruits ou noix enrobés de sucre caramélisé et enfilés sur une fine baguette qui est une spécialité pékinoise l'hiver.

55. . Désormais appelés *Gospel* par correction politique.

56. . Ce que j'apprenais, à la même époque, en allemand en chantant les cantiques de Noël et des comptines.

57. . On y fêtait aussi bien le Nouvel An lunaire que Noël par exemple.

58. . Appadurai crée le terme en déclinant le terme à partir de *landscape* qui signifie paysage.

59. . Les slogans chantés pour soutenir les équipes sportives.

60. . Non sans que simultanément ma grand-mère me lise les contes de Grimm et m'apprenne des chansons allemandes – je connaissais par exemple des passages entiers en vers de livres terrifiants comme *Max und Moritz* ou le *Struwelpeter* que j'ai moi-même racontés à mes enfants – je ne lisais pas de livres allemands, pas plus que je n'ai appris à lire et à écrire le chinois. Le plaisir de la lecture en français viendra plus tard, mais au début des années 1950, lorsque ma mère travaillait à la Bibliothèque américaine à Paris, je lisais tout ce qui me tombait sous la main là-bas en anglais, y compris, les *Trois Mousquetaires*.

61. . Toutes ses sœurs à l'exception d'une seule avaient épousé des Occidentaux ou, pour la plus jeune, rejoint Taiwan. Il eut été plus réconfortant pour ma mère de rejoindre celles qui s'étaient

installées en Californie. Mais une telle décision aurait signifié un abandon du domicile conjugal et un divorce qui eut été prononcé contre elle pour faute, ce qu'elle refusait.

62. . Mon père, du fait des déplacements professionnels de son père, étant né à Paris, d'une mère française, était français. C'est uniquement grâce à ce hasard que ma mère, ma sœur et moi, toutes trois nées en Chine, donc considérées par les nouvelles autorités comme chinoises, avons pu la quitter.

63. . Magasin réservé aux américains tant en Chine qu'en France où se trouvaient tous les produits Made in USA.

64. . Appartenant à une grande famille d'industriels dont l'aîné, patron de l'aciérie familiale, était inscrit au parti nazi, Albert et Katja Poensgen ont de ce fait pu refuser de se plier, par exemple, à l'obligatoire *Heil Hitler*, tout en n'étant pas inquiétés.

65. . Une femme, considérait ma mère, ne devait pas sortir seule, ayant sept ans de plus que ma sœur, je lui servais tout naturellement de chaperon, ce qui m'a permis dès le début de mon adolescence de partager avec elle ces moments le plus souvent exceptionnels. C'est certainement la période où j'ai noué avec elle des relations nouvelles fondées sur une complicité forte jusqu'à sa mort en 1982, et où la *Gemüt* de *Xiao shiqio*, où se situait la maison de mes grands-parents, devenue depuis un hôtel de standing, se réincarnait par moments. C'est curieusement après 1982 que j'ai renoué de nouvelles relations avec la langue allemande que, subitement, je lisais, parlais et écrivais quasiment sans difficulté ni fautes.

66. . Groupe qui produisit *Trois milliards de pervers*, 1973.

67. . *Nonsense*, broutille, sottise en argot.

68. . Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, *op. cit.*, p. 235-252.

69. . *Ibid.*, p. 334.

70. . *Ibid.*

71. . *Ibid.*, p. 318.

72. . *Ibid.*

73. . Tout comme il pouvait entrer en résonance avec les étés torrides à 40° de la capitale du Nord, Beijing.

74. . Albert O. HIRSCHAMN, *Exit, Voice and Loyalty*, traduction française, *Défection et prise de parole*, Fayard, 1985. Albert Hirschman analysant le phénomène de la prise de décision des actions économiques pose l'existence de deux postures possibles : la défection ou la voix, terme que je préfère à celui de prise de parole choisi par le traducteur.

75. . Très souvent lorsque je cherche un mot en français, il me vient immédiatement le mot anglais, chinois ou allemand que je retraduis en français. Ce phénomène de *code-switching*, bien connu des linguistes, fait que je suis une très mauvaise traductrice.

76. . François ZOURABICHVILI, *op. cit.*, p. 175.

77. . Liane MOZÈRE, « Babillages... Des crèches aux multiplicités d'enfants », *Recherches* n° 27, 1977.

## RÉSUMÉS

Dans son article, Liane Mozère tente de cartographier un devenir-enfant à partir d'une conception positive de l'enfance et d'éléments biographiques où le bloc d'enfance surgit dans l'entrelacs de langues sans cesse mêlées, tissées et détricotées.



Becoming-child In her paper, Liane Mozère attempts to draw a map of the “becoming-child” from a positive image of childhood and biographical elements in which childhood, like a block, appears among the snarl of languages ceaselessly interlacing, woven, unraveled.

Kind-werden Anhand einer positive Vorstellung der Kindheit und biographischen Elementen versucht die Autorin hier eine Kartographie des Kind-werden, in der die Kindheit als Block im Flechtwerk der stets vermischten, gewebten, abgestrickten Sprachen.

## AUTEUR

### LIANE MOZÈRE

Liane Mozère, Sociologue, Professeure des Université, Université Paul Verlaine à Metz. Travaux autour de l'enfance et du genre. Elle publie depuis 2002 des articles en faisant usage des concepts de Gilles Deleuze et Félix Guattari. “Becoming-child in Deleuze’s and Guattari’s work”, *Reconceptualizing Early Childhood*, article en ligne, 2002; “Narrative”, *Reconceptualizing Early Childhood*, en ligne, 2005, « Devenir-femme chez Deleuze et Guattari. Quelques éléments de présentation », *Cahiers du Genre, Politiques de la représentation et de l'identité. Recherches en gender, Cultural Queer Studies*, n° 38, p. 43-62; Foucault’s specific Intellectual. What consequences for to-day?”, 2005 ; *Sosiologi i Dag*, (titre en norvégien) *Foucault i Dag*, p. 81-90, 2006 ; “Le défi d’une sociologie de la petite enfance”, in Régine Sirota dir., *Éléments pour une sociologie de l'enfance*, PUR, 2006, p. 135-146 ; avec Irène Jonas, « Comment re-penser petite enfance et rapports de genre : l'exemple des auxiliaires de puériculture en France », *Recherches féministes*, vol. 19, n° 2, 2007, p. 63-84; “In Early Childhood What’s Language about”, *Education Philosophy and Theory*, sous presse ; « Le bonheur comme processus immanent et contextuel », in Salomé Berthon et Olivier Berthon dir., *Ethnologie des gens heureux* (sous presse).